

# PRÉFACE

---

En offrant aux élèves de nos lycées et collèges ce dictionnaire composé pour eux, il n'est sans doute pas inutile d'en exposer brièvement la méthode et d'en justifier les innovations. Ce livre en effet ne ressemble tout à fait ni aux dictionnaires grecs publiés jusqu'à ce jour en France, ni aux ouvrages analogues de l'étranger : plus développé que les nôtres, pourvu de références, muni de renseignements divers (quantité, statistique des formes, etc.) que ne réclamaient pas jadis au même degré les besoins de l'enseignement, il est d'autre part, en dépit de la traduction dont chaque exemple est accompagné, beaucoup moins étendu que les volumineux répertoires de Passow ou de Pape en Allemagne, de Liddell-Scott en Angleterre. De courtes explications ne seront donc pas superflues.

Comme la plupart des dictionnaires grecs destinés aux élèves de l'enseignement secondaire, le présent ouvrage comprend le vocabulaire complet de la langue grecque classique depuis les origines jusqu'au commencement du 7<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il embrasse, avec le grec classique proprement dit, la langue des Livres saints et celle des principaux Pères de l'Église (saint Basile, saint Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, etc.).

Toutefois, comme plusieurs de mes devanciers, j'ai cru pouvoir supprimer certains mots conservés seulement dans des glossaires ou des grammairiens anciens, et qui, dès lors, ne sont d'aucune utilité pour des élèves de lycées et de collèges. Cette exclusion m'était d'ailleurs presque imposée : telle est, en effet, l'extraordinaire richesse de la langue grecque que, si l'on voulait recueillir, pour la seule période où se renferme ce travail, outre les mots proprement classiques, tous les termes techniques, tous les noms propres, sans excepter le contingent de mots nouveaux ou de formes nouvelles de mots connus fourni par les inscriptions, deux volumes comme celui-ci seraient sans doute à peine suffisants. Dans un livre où l'espace est forcément mesuré, et où la langue des écrivains littéraires réclame la plus large place, l'obligation de développer en un sens implique naturellement celle de restreindre en un autre ; personne ne s'étonnera, je pense, que les articles éliminés soient ceux de mots à peine connus même des érudits, et, dans tous les cas, inutiles à la clientèle de nos lycées et collèges.

Par contre, depuis le temps où ont été publiés le dictionnaire d'Alexandre et les principaux dictionnaires grecs de l'étranger, un dépouillement plus attentif a permis de retrouver beaucoup de mots d'écrivains secondaires, quelques-uns d'auteurs importants, tels que Plutarque ou Lucien, omis par tous les lexicographes. La plus grande partie de ces acquisitions est aujourd'hui accessible aux travailleurs, grâce à la publication des *Lexiques* de Sophoclès<sup>1</sup> et de Koumanoudis<sup>2</sup>. Tout n'était pas à prendre dans ces deux précieux recueils ; car le plus grand nombre des mots qu'ils enregistrent proviennent surtout soit des écrivains ecclésiastiques du moyen âge, soit d'inscriptions récemment découvertes. Il y avait cependant un choix à faire, et, de ce seul chef, le Dictionnaire s'est enrichi d'une quantité notable d'articles nouveaux, ou, pour des mots déjà connus, de significations nouvelles.

---

<sup>1</sup> *Greek Lexicon of the roman and byzantine periods*, by E. A. Sophocles, Boston, 1870.

<sup>2</sup> *Συναγωγή λέξεων ἀθησαυριστων ἐν τοῖς ἐλληνικοῖς λεξικοῖς*, ὑπὸ Στεφάνου Ἀθ. Κουμανουδῆ, ἐν Ἀθήναις, 1883.

Pour les noms propres, je ne devais pas songer davantage à tout admettre ; ceux qu'on ne rencontre dans aucun des auteurs expliqués dans nos classes n'avaient vraiment aucun droit à figurer en un livre scolaire ; tout autres sont les noms de personnes ou de lieux qui se lisent dans les textes classiques depuis Homère jusqu'à Aristote, et, postérieurement, dans les écrivains tels que Plutarque ou Élien, dont les ouvrages fournissent tant de sujets de versions dictées. Dans la traduction, j'ai restitué à ces noms leur apparence grecque, conservant entre parenthèses, pour ne pas dérouter les élèves, les formes tantôt latines (Phœbus, Bacchus, etc.), tantôt françaises (Eschyle, Sophocle, etc.) que nous sommes habitués à leur donner. Pour les noms de divinités, cette restauration était d'autant plus nécessaire que les dénominations latines introduisent et entretiennent dans l'esprit des débutants des notions inexactes sur le rôle de Zeus ou d'Héra, d'Athèna ou d'Artémis. Pour cette catégorie de noms, j'ai même cru pouvoir expliquer brièvement comment les mythographes interprètent aujourd'hui la nature et la fonction des divinités principales. C'est à l'ouvrage de M. Decharme<sup>3</sup> que sont empruntés les éléments de ces articles, et je croirais avoir rendu service aux études grecques, si ces courtes notices inspiraient à quelques-uns de nos jeunes élèves la pensée d'étudier ce beau livre qu'anime comme un souffle de l'antique poésie et des croyances religieuses de la Grèce.

Une indication souvent réclamée, et dont les professeurs regrettent l'omission dans nos dictionnaires grecs, est celle de la quantité : toujours utile, et souvent nécessaire pour l'intelligence de l'accentuation comme pour les recherches d'étymologie, la connaissance en est devenue réglementaire, depuis que les programmes de licence et d'agrégation imposent aux candidats une composition de métrique et de prosodie. Je me suis donc fait une obligation de l'indiquer : toutefois, pour ne pas surcharger des mots déjà pourvus d'esprits et d'accents, on l'a inscrite entre crochets, en se bornant aux syllabes dont la quantité n'apparaît pas d'elle-même.

Une autre addition, qui contribue pour la plus grande part au développement qu'a pris cet ouvrage, est l'indication des sources. L'usage s'est établi depuis quelques années dans nos livres scolaires de renvoyer aux textes qui autorisent une construction de syntaxe ou une particularité de langage ; à plus forte raison, un dictionnaire comporte-t-il cet ordre de renseignements. Il est bon, en effet, que nos élèves prennent l'habitude de consulter directement les auteurs, de se familiariser avec le maniement des textes ; la seule mention des écrivains et des œuvres n'eût-elle que l'avantage de mettre sans cesse sous les yeux de travailleurs novices des noms et des titres d'ouvrages qui leur sont peu connus, et de leur inculquer ainsi sans effort, par la seule pratique d'un livre usuel, quelques notions d'histoire littéraire, il y aurait encore profit.

La méthode suivie pour l'enregistrement des formes diffère en certains points de celle à laquelle nous sommes habitués. Nos dictionnaires admettent en général que du présent de l'indicatif on peut déduire régulièrement, selon le type propre à chaque catégorie de verbes, toutes les formes possibles à tous les temps, à tous les modes, pour toutes les voix. Plus justement on pense aujourd'hui qu'une forme doit être autorisée, et que l'usage, ce souverain maître, a pu connaître les unes, ignorer les autres. Appliquer cette doctrine jusqu'à la dernière rigueur supposerait qu'on possède un inventaire exact de toutes les formes conservées dans les textes parvenus jusqu'à nous. Cet inventaire n'existe malheureusement pas, et les travailleurs n'ont à leur disposition que des statistiques partielles : la plus importante est celle que fournit l'ouvrage de Veitch sur les verbes irréguliers<sup>4</sup> ; c'est un secours précieux que j'ai naturellement mis à profit. Le Dictionnaire se trouve ainsi déchargé d'un grand nombre de formes suspectes ou barbares que nos lexiques avaient pris l'habitude de s'emprunter sans contrôle les uns aux autres. Que ce travail d'épuration soit lui-même exempt d'erreurs, je ne le suppose assurément pas ; surtout il devrait être complété par un travail analogue sur les verbes dits réguliers. Souhaitons que des recherches méthodiques rendent possible sans trop de retard cette nouvelle

<sup>3</sup> *Mythologie de la Grèce antique*, par P. Decharme, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Garnier frères, 1879.

<sup>4</sup> *Greek verbs irregular and defective, their forms, meaning and quantity*, by W. Veitch, Oxford, 1879.

amélioration. Au reste, pour les verbes comme pour les noms, les formes rares, irrégulières ou difficiles ont été signalées dans un paragraphe final, qui comprend également les particularités de langue homériques, poétiques ou dialectales.

Une mention spéciale devait être réservée aux formes attiques : on sait avec quelle précision les hellénistes s'efforcent aujourd'hui de reconstituer, à l'aide des inscriptions, l'orthographe attique de la meilleure époque ; sans parler des savants étrangers, toutes les personnes qui s'intéressent aux études grecques connaissent les travaux de notre regretté Riemann sur ces délicates questions. Je n'avais garde de négliger une pareille source d'informations, et j'ai cru devoir faire, dans l'intérêt de nos élèves, un dépouillement méthodique de la *Grammaire des inscriptions* de Meisterhans<sup>5</sup> : ainsi se trouve rectifiée dans le Dictionnaire pour un grand nombre de mots l'écriture encore admise dans la plupart de nos éditions ; on ne s'étonnera donc pas de lire par exemple ἄθροος, ζῶον, θνήσκω, μωρινήσκω, Μουνιχία, οἰκτίρω, πρῶρα, σῶζω, etc. ; ἑόρακα, parfait de ὀράω ; τείσω, seul futur autorisé de τίω, devaient prendre dans la conjugaison la place qui leur revient, et si quelques-unes de ces rectifications étonnent au premier abord, je ne désespère pas que le Dictionnaire ne contribue à améliorer sur ce point les habitudes de notre enseignement. Ce n'est d'ailleurs pas pour l'orthographe seule, mais aussi pour les questions de syntaxe et pour le bon usage des mots que j'ai mis à contribution l'ouvrage de Meisterhans ; par exemple, nos élèves se rendront un compte plus exact de l'emploi du pluriel ou du duel avec le nom de nombre δύο en consultant le tableau des variations que cet usage a subies depuis le 5<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'au 2<sup>nd</sup> après l'ère chrétienne ; on n'hésitera pas à préférer πλέον au neutre singulier, πλείω au neutre pluriel, lorsqu'on verra les deux formes alterner presque régulièrement dans les inscriptions attiques.

Pour ce qui regarde la formation des mots, les dérivés (simples ou composés) sont rattachés au mot d'où ils procèdent, les composés aux divers éléments dont ils sont formés, les mots simples à leur racine, ἀγανάκτησις, par exemple, à ἀγανακτέω, celui-ci à ἄγαν et ἀκτός, adjectif verbal d'ἄγω, ἄγω lui-même à la racine ἄγ, mener. Afin de rendre sensible aux yeux la formation des composés, j'ai cru pouvoir séparer par un point les parties composantes, disposition qui aide à saisir plus vite, et en quelque sorte à vue d'œil, la signification du mot, et qui distingue en outre, dès l'abord, les homonymes.

Pour les indications étymologiques, j'ai naturellement utilisé l'ouvrage bien connu de Curtius<sup>6</sup>, en tenant compte des explications nouvelles proposées dans les recueils savants de France ou d'Allemagne, particulièrement dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* ; par exemple, sur l'origine de certains mots difficiles : ἔν, ἄφαρ, γνωτός, θέλω, λάω, θέμις, κροκόδειλος, Κάστωρ, Πολυδεύκης, Ποσειδῶν, Κύκλωψ, νίκη, πρέσβυς, Σίσυφος, et beaucoup d'autres, on trouvera mentionnées des conjectures récentes assez vraisemblables pour qu'il y ait profit à les introduire dans un livre d'enseignement. Les rapprochements avec le latin, par exception avec d'autres langues, ne pouvaient être négligés : ἔπος et *vocare*, ζυγός et *jugum*, Ζεύς et *Jupiter*, πέτομαι ou πίπτω et *præpes* ou *impetus* sont apparentés de si près que les uns aident à comprendre les autres, et que la forme comme le sens se laissent plus facilement et plus sûrement analyser par l'effet de la comparaison même.

Chaque article comprend :

1<sup>o</sup> La forme : pour les noms, le nominatif et le génitif, suivis de l'indication du genre ; pour les adjectifs, le nominatif, et, s'il y a lieu, comme pour οὔτος, le génitif aux trois genres ; pour les pronoms, le nominatif et le génitif, ou, s'il y a lieu, comme pour ἐγώ et σύ, la déclinaison entière ; pour les verbes simples, le présent et les temps principaux ; pour les verbes composés, le présent, et, s'il y a lieu, l'aoriste et le parfait ;

2<sup>o</sup> La quantité ;

3<sup>o</sup> Le sens, en partant de l'acception étymologique, autant qu'il est possible de la restituer, et en suivant, selon la filiation logique, la série des significations qui en découlent, travail singulièrement délicat, où l'on ne peut guère se flatter de ne pas dévier parfois,

<sup>5</sup> D<sup>r</sup> K. Meisterhans, professor am Gymnasium, in Solothurn, 2<sup>e</sup> éd. Berlin, 1888.

<sup>6</sup> *Grundzüge der griechischen Etymologie*, von G. Curtius, 4<sup>e</sup> éd. Leipzig, 1873.

et où l'on se heurte au double danger d'une division ou d'une simplification également excessives. À trop diviser, en effet, comme à trop simplifier, l'inconvénient n'est guère moindre : s'il y a chance de confusion dans le premier cas, il y a chance d'obscurité dans le second ; l'émiettement des acceptions en trouble la notion d'ensemble ; la réduction à un sens unique, légitime au fond, est dans la pratique une cause d'incertitude et d'embaras : un dictionnaire n'est pas un thème à déductions philosophiques ; c'est un répertoire de renseignements, et il ne renseigne bien que s'il renseigne vite et sûrement, c'est-à-dire s'il met sous les yeux du chercheur, toute prête et clairement disposée, la suite des indications à consulter. En fournir le plus grand nombre possible dans le moindre espace et dans le meilleur ordre possible, voilà bien le but auquel il doit tendre ; ce but ne peut être atteint que si l'orientation est facile à l'aide de points de repère ni trop rares ni trop nombreux : un sens primitif d'où découlent naturellement deux ou trois acceptions principales avec un petit nombre de ramifications, voilà, si je ne me trompe, dans quelles limites peut se mouvoir l'ordonnance d'un article même compliqué. Encore y faut-il une classification visible : n'offrir aux yeux du lecteur qu'une succession de sens sans séparation et sans pauses, ce n'est pas simplifier, c'est confondre et obscurcir ce qui demande avant tout de l'ordre et de la clarté. Ai-je échappé moi-même au double écueil que je signale ? Je n'ai pas la prétention de le croire ; j'y ai fait du moins tout le possible. Chacun des sens est justifié par un ou plusieurs renvois à des textes, et, s'il y a lieu, éclairé par un ou plusieurs exemples. Selon notre habitude française, tous ces exemples sont traduits. Les étrangers qui ne s'imposent que par exception l'obligation de traduire conservent libre, par là même, un espace considérable qu'ils utilisent en multipliant les exemples ou les références ; il m'a semblé qu'en un livre destiné surtout à des travailleurs encore inexpérimentés les exemples ne devaient être offerts qu'accompagnés d'une traduction ; sinon, ils deviennent un sujet d'étude qui s'ajoute aux difficultés mêmes du texte qu'on interprète : par suite, une cause de ralentissement dans la recherche. Ce n'est plus un secours sûr et prompt, comme celui qu'on demande à un dictionnaire et, quant au nombre de ces exemples, huit ou dix non traduits n'apporteraient sans doute pas beaucoup plus de lumière que trois ou quatre convenablement choisis et pourvus de traduction ;

4° La mention des particularités de forme, de quantité, de dialectes ;

5° L'étymologie.

Une liste des racines mentionnées à la fin des articles avec les mots principaux qui se rattachent à chacune d'elles complète l'ouvrage et met sous les yeux des lecteurs comme un tableau d'ensemble de la formation des mots dans la langue grecque [nous n'avons pas repris cette liste dans la présente édition, voyez plus loin les explications de Mark De Wilde].

Tel est ce dictionnaire : avec ses 2 200 pages [2 500 dans la présente édition], il ne saurait avoir la prétention d'être comparé aux grands ouvrages de Passow, de Pape, de Liddell-Scott, qui d'ailleurs s'adressent non à des élèves, mais à des hellénistes déjà exercés ; surtout il ne peut, à aucun degré, dispenser les travailleurs plus instruits de recourir à notre admirable Thesaurus ; mais il offre, je l'espère, sous une forme réduite, la substance de tout ce qu'il y a d'indispensable dans ces ouvrages. Le possible a d'ailleurs été fait pour que ce livre, d'une impression qui sera sans doute jugée très nette, avec la variété des caractères typographiques qui différencient dans un même article les indications de nature diverse, avec ses titres courants qui permettent de s'orienter facilement pour une promptre recherche, soit d'un maniement aisé et réponde ainsi au premier besoin d'un livre classique.

À côté du nom de l'auteur, on peut lire sur le titre celui d'un des plus considérables hellénistes de notre temps ; je ne rappelle pas sans émotion le souvenir du maître éminent, de l'homme bon auquel je dois tant ; mais je ne voudrais pas que M. Egger fût tenu, pour si peu que ce soit, comme responsable des erreurs qui m'ont échappé et je dois à sa mémoire de prévenir tout malentendu. C'est sur son conseil que ce livre a été entrepris. Dès l'origine, M. Egger m'avait spontanément promis de lire mon manuscrit, et je n'ai pas besoin de dire qu'il a fidèlement et courageusement tenu cette promesse : il

a mis à ma disposition sa riche bibliothèque, m'a communiqué le trésor des observations amassées durant sa longue carrière, et s'est imposé la tâche d'annoter mes feuillets à mesure que je les lui soumettais ; plus tard, frappé de la cécité qui affligea ses dernières années, il ne m'en continua pas moins sous une autre forme l'office de son précieux concours : je lui lisais chacun de mes articles et grâce à son étonnante mémoire, à l'étendue comme à la sûreté de sa science, au flair extraordinaire avec lequel il devinait la provenance d'un mot suspect ou de formation récente, le service que je reçus de son affection même en cette douloureuse période ne fut pas moindre que celui que j'en avais reçu jusqu'alors. Lorsque la mort l'enleva brusquement, je venais d'achever ma lecture et l'impression de l'ouvrage aurait pu commencer.

Précisément alors étaient inaugurées les réformes qui ont si profondément troublé notre régime scolaire. Qu'allait devenir le grec dans cette tourmente ? Était-il prudent de risquer à ce moment la publication d'un tel livre ? D'un commun accord, éditeurs et auteur jugèrent plus sage d'attendre, et il fut décidé que je profiterais de ce répit forcé pour modifier sur deux points importants la rédaction primitive : aux noms d'auteurs sur lesquels reposait seuls dans le principe la justification des sens, je pris le parti d'ajouter la mention des textes avec renvois précis, et à la fin des principaux articles je dressai le tableau des formes rares ou difficiles dont il a été parlé. En outre, comme en ce moment même paraissait la Grammaire de Meisterhans, je pus faire bénéficier mon travail des remarques sur l'orthographe et l'usage attiques : c'est ainsi que le livre reçut la forme définitive sous laquelle il se présente aujourd'hui.

Cependant, de l'aveu de tous, la tentative de réformes avait avorté ; on commençait à revenir à de plus sages desseins ; successivement, on décidait de commencer l'étude du grec en cinquième, et l'exercice du thème grec reprenait sa juste place dans le programme de nos études. L'impression de l'ouvrage était redevenue possible. C'était une entreprise laborieuse, et qui demandait, pour être menée à bien, le concours d'une direction expérimentée et d'habiles compositeurs. Chacun a fait son devoir, et ce n'est que justice de louer l'obligeance et le zèle intelligent mis au service de ce difficile travail.

Quant à la correction des épreuves, on pense bien qu'elle ne s'est pas faite sans un recours à la compétence et au bon vouloir d'autrui. J'ai trouvé dans le correcteur des publications grecques de la maison Hachette un collaborateur des plus sûrs et un conseiller des plus autorisés : cet habile helléniste a lu au moins deux épreuves de chaque feuille, et grâce à son savoir précis, à sa connaissance des plus récents travaux sur la critique des textes, il n'y a guère de lecture où il n'ait redressé quelque erreur, ou rectifié quelque leçon. M. Clairin, professeur au lycée Montaigne et docteur ès lettres, bien connu par ses travaux de philologie, en particulier par une traduction de la Grammaire grecque de Curtius, m'a spontanément offert de lire une épreuve, et il a pris la peine de vérifier les citations d'Homère, des Tragiques et de divers auteurs importants ; c'est dire les corrections et améliorations de toute sorte dont je suis redevable à son actif concours, à sa sûre érudition, à son zèle consciencieux. Je ne dois pas oublier un de mes anciens élèves, M. Georges Goyau, depuis brillante recrue de l'École normale et de l'École de Rome, que son goût pour les études historiques a détourné des travaux proprement littéraires, et qui, bien jeune encore, s'est déjà fait connaître par d'importantes publications : M. Goyau a lu quelques-unes des premières feuilles et je lui dois, avec de notables rectifications dans les traductions d'exemples, de m'avoir signalé diverses citations inexactes empruntées de seconde main, sans un contrôle suffisant. À ces noms me permettra-t-on d'associer le souvenir du fils que j'ai perdu ? Malgré sa jeunesse, il avait été l'auxiliaire de la première heure, et s'il n'a pu voir l'achèvement de ce long travail, sa bonne volonté, son désir de m'épargner des recherches quelquefois pénibles, m'avaient rendu pendant plusieurs années les plus précieux services : la reconnaissance que je me serais fait un devoir de lui témoigner, je la reporte à sa chère mémoire.

Ces dettes acquittées, autant du moins qu'un remerciement même public peut acquitter de pareilles dettes, je sollicite, et ce n'est pas une banale requête, l'indulgence des travailleurs : si cette indulgence est presque toujours nécessaire pour les travaux d'éru-

dition, elle l'est plus qu'ailleurs, on en conviendra sans doute, pour un ouvrage d'une rédaction si laborieuse et où les chances d'erreur, par suite de la multiplicité et de la diversité des renseignements accumulés, se renouvellent à chaque ligne, presque à chaque mot. Il ne me reste plus qu'à mettre ce livre sous le patronage de tous ceux qui aiment la Grèce, et pour qui sa littérature, ses arts, ses grands souvenirs comptent encore. Puisse-t-il recevoir bon accueil de mes collègues, en particulier des vaillants maîtres, dont j'ai pu durant tant d'années, au concours d'agrégation, apprécier le savoir et le courage ! Je me croirais vraiment dédommagé de toute la peine que m'a coûtée ce travail, si j'avais la certitude qu'il puisse rendre quelque service à ces nobles études grecques, fondement nécessaire, ne nous lassons pas de le redire, de toute éducation vraiment libérale.

Anatole BAILLY.

Orléans, le 30 novembre 1894.

---

### AVERTISSEMENT POUR LA QUATRIÈME ÉDITION

Pour la présente édition, comme pour les précédentes, ce dictionnaire a été soigneusement révisé, et j'espère l'avoir ainsi amené à un état de correction aussi satisfaisant que possible.

J'ai reçu cette fois, comme précédemment, un grand nombre d'indications utiles.

Que ceux qui ont bien voulu m'aider à améliorer mon travail, MM. Bodin, Bouvier, Max Egger, Harmand, Perdrizet, les RR. PP. d'Alès (de Jersey) et Geerebaert (de Louvain), d'autres encore, reçoivent ici l'expression de ma gratitude.

J'en dois un témoignage particulier à trois correspondants qui, à diverses reprises, ont renouvelé ces obligeants envois : M. Louis Havet, membre de l'Institut ; M. Ernest Lapaire, helléniste lyonnais, qui m'a spontanément apporté le concours de sa sûre érudition ; M. Hardel, professeur honoraire au lycée Charlemagne, qui s'est imposé la tâche de relire à mon intention une part considérable des poètes grecs ; je ne saurais dire de combien d'améliorations précieuses je suis redevable à sa vieille amitié.

A. B.

---